

—O'était, pour employer le style du narrateur, l'heure de la péripétie, dit la Madone.

—Ah ! j'aurais voulu vous voir dans ce moment difficile, ajouta sir William. Vous deviez être superbe... l'œil en feu... le geste fier... le front haut, prêt à tout... Pauvre jardinier !... vous l'avez fait voler par la fenêtre ?

M. Romy Saponnière de Blévans porta un verre de vin de Champagne à la hauteur de ses lèvres et en dégusta lentement la liqueur dorée.

—Pas tout à fait ! reprit-il, la prudences me conseillaient la temporisation.

—Quoi ! de tels conseils ont arrêté un homme tel que vous !

—On cognait à la porte et on frappait à la fenêtre ! On faisait rage partout. Que diable, un gentilhomme ne se commet pas contre des rustres ! Je me coulai donc vers un cabinet de toilette, et, bravement, je pris la fuite. Le jardinier criait toujours ; la soubrette, qui avait cueilli mes trois louis, criait plus fort ; jamais concert plus formidable n'ébranla les échos d'une maison ; mais quand la porte s'ouvrit, le loup avait disparu.

—Bravo ! s'écria la Madone ; je vois d'ici maître loup se glissant sous la courette et riant, le sournois, aux dépens du berger ; car, enfin, notre loup n'est pas homme, non, n'est pas bête à renoncer à la brebis.

M. Saponnière toussa.

—Et puis ? demanda sir William. Il y a bien certainement un dernier chapitre à ce roman ?

—Ma foi, reprit M. Romy Saponnière de l'air d'un homme qui prend un grand parti, je serai franc jusqu'au bout. J'aurais certainement poussé plus loin cette entreprise, interrompue au plus bel endroit par la sottise intervention d'un bêtif, si toute revanche n'était devenue impossible.

—Impossible est donc un mot français pour vous ? s'écria sir William.

—Ah ! monsieur de Blévans, vous me faites de la peine dit la Madone. —C'est un dénoûment gâté ajouta Auguste.

Fernand n'avait plus la tête appuyée sur sa main. Si quelqu'un des convives eût tourné les yeux vers lui, il eût été épouvanté de l'expression de son visage.

—Eh ! messieurs, attendez ! poursuivait l'orateur en remplissant son verre d'une main treublante.

—Attendez ! reprit la Madone.

—Un Frontin qui portait ma livrée, s'étant rendu par mon ordre à Auteuil, peu de jours après mon aventure, trouva close la petite maison. Il interrogea un voisin, et apprit que l'héroïne avait déserté le champ de bataille.

—Elle était partie ?

—Non, elle était morte.

Fernand se leva, il avait la pâleur du marbre.

—Mon Dieu ! qu'est ce donc ? s'écria la Madone qui l'observait à la dérobée depuis une minute.

Mais, sans répondre, Fernand s'approcha de M. Saponnière, et posant lourdement la main sur l'épaule du narrateur :

—Je vous connais donc enfin ? dit-il d'une voix creuse.

—Quoi ! qu'y a-t-il ? que me voulez-vous ? répondit M. Saponnière, qui fit un effort pour se tenir debout.

—Ou vous a dit la vérité, poursuivait Fernand, cette personne que vous aviez insulté, elle était morte ; elle s'appelait madame la comtesse de Maurs, et je suis son fils.

Les quelques mots de Fernand avaient fait passer le frisson de la terreur dans le cercle des convives ; M. Saponnière trembla de tout son corps, et retomba sur le fauteuil.

Pareil à une statue, Fernand resta immobile devant lui. Du bout du doigt, il effleura le front de M. Saponnière.

—Je crois, sir William, reprit-il, que vous demandiez un dénoûment à la comédie infâme dont ce misérable nous racontait tout à l'heure les lâchetés. Demain, je tuerai un homme.

—Fernand ! s'écria la Madone.

—Sir William fronça légèrement le sourcil, et saisissant sa voisine par le bras avec un mélange de prière et d'autorité :

—Laissez, dit-il, les hommes ont à causer.

(A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Annonces : Première insertion, 10 centins par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Botte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 20 Août 1887

M. DESCHENES, INTERVIEWE.

Nous avons reçu, de notre reporter Tépafou Cadet, la lettre suivante :

« Mon cher directeur,

« J'espère que vous allez être rudement content de moi cette semaine, car je vous envoie des révélations on ne peut plus importantes sur M. Deschènes, le célèbre député du comté de Témiscouata, le foudre d'éloquence, et sur la contestation de son élection.

« Vous me direz peut-être — car il faut toujours que vous ergotez — vous me direz peut-être que les journaux vous ont renseigné là-dessus depuis cent mille ans... Bah ! les journaux ! quelle blague ; il se copient les uns les autres. Tandis que moi, c'est du vrai reportage ; du reportage inédit que je vous envoie !

« D'ailleurs, vous connaissez mes mérites, pas vrai ? Va bene !... Je saute donc par dessus des prolégomènes superflus.

« J'ai eu, hier, l'insigne honneur d'entretenir M. Deschènes pendant quelques instants, et voici, en quelques mots, le résumé de notre conversation :

« Bonjour, M. Deschènes, ça va bien ? et moi aussi... Passez-moi donc une chique... dis-je en commençant ma visite, afin de le mettre tout de suite à son aise.

« Il me donna ce que je lui demandais en s'inclinant profondément, et me regarda avec crainte.

« Rassurez-vous, lui murmurai-je doucement à l'oreille. Vous me prouvez sans doute pour un juge d'instruction ; vous faites erreur. Je suis l'homme impartial, l'homme discret par excellence : je me nomme Tépafou Cadet.

« La figure de l'élu du comté de Témiscouata reprit son air serein habituel.

« Ah ! c'est vous, s'écria-t-il en me serrant sur sa poitrine ; c'est vous, homme généreux... Je vous ai bien longtemps attendu.

« Hein ?

« Je ressentais le besoin de m'épancher dans le sein d'un ami. Ah ! là ious qu'il est le temps où, à l'ombre des érables, j'élevais des moutons, des vaches et des cochons, comme vous, M. Tépafou Cadet ?...

« Excusez-moi, mon cher, mais je n'ai jamais, hélas ! élevé de cochons ; mes moyens ne me l'ont pas encore permis.....

« Je vous demande pardon... Ce que je viens de vous dire est une phrase du beau discours qui a assuré mon triomphe sur M. Pelletier... Je ne puis me le rappeler sans entrer en défaillance.

« Hé ! hé ! pas de béatitudes... Nous n'avons pas de temps à perdre en évanouissements. Laissez de côté vos beaux discours de la Rivière du Loup ; et puisque vous voulez vous confesser, ce qui assurément vous soulagera, contentez-vous de répondre à mes questions.

« Je vous obéirai... Mais, je vous le demande : Là ious qu'il est le temps où, à l'ombre des érables...

« Je n'en sais rien. Nous le chercherons plus tard... Voyons, confessez-vous.....

« Oui, oui, je me confesserai ; mais que dira M. Pascal Taché, mon avocat ? que diront mes amis. Sans doute, ils me blâmeront ; ils diront que je manque de nerfs... Tant pis... Il faut m'épancher ; j'en ai grand besoin...

« Épanchez-vous...

« Ah ! mon cher Tépafou, là ious qu'ils sont les beaux jours où vous les fonds de colonisation, habilement détournés, servaient à mes agents pour corrompre les électeurs ! Là ious qu'il est ce beau jour où vous j'ai été si heureux d'être élu !... A présent, voyez vous, je ne vis plus tranquille : il me semble voir voltiger autour de moi une multitude de juges d'instruction, de Pelletier et de Taché...

« Mais, puisque vous avouez avoir commis des actes de corruption, pourquoi tonniez-vous tant, l'autre jour, contre M. L. P. Taché qui voulait faire renvoyer la contestation ?

« C'est parcequ'il ne faut pas avoir l'air de reculer ; il faut avoir du toupet... Mais vous comprenez bien que, dans le fond, ça m'embête sérieusement : l'enquête va

mettre au grand jour tous les trucs employés par moi et mes agents... je serai un homme perdu, mon bon Tépafou ; un homme bon à pendre. Ah ! que je regrette maintenant ce jour là ious que je me suis fait élire... Imbécile, va ; j'étais si tranquille, avant...

« Consolez-vous, brave M. Deschènes ; vous n'êtes pas le seul dans votre cas... qui sait comment l'enquête tournera... Espérez toujours... Si vos confrères conservateurs étaient à votre place, je crois bien qu'il n'en est pas un qui ne se suverait dans les entrailles de la terre pour cacher sa honte.

« C'est vrai... mais c'est égal, c'est bien triste... Là ious qu'ils sont ces beaux jours où que j'élevais des moutons, des vaches et des cochons...

« Comme vous semblez attristé, M. Deschènes...

« N'y a-t-il pas de quoi : — Ah ! là ious, là ious qu'ils sont !... adieu, M. Tépafou Cadet, laissez-moi pleurer, et surtout, pas un mot de ma confession à personne.

« Don't care ! Bonsoir...

TÉPAFOU CADET.



CABLEGRAMMES

« M. Chapleau fait toujours des siennes : A la suite d'une discussion assez vive avec le général Boulanger, à qui il voulait persuader que la France ne pouvait exister sans empereur, quelques paroles aigre-douces furent échangées et M. Chapleau provoqua le général en duel.

« Il envoya ses témoins auxquels il avait donné ses instructions :

« Je veux, leur avait-il dit, un duel qui fasse frémir les générations futures : Nous nous placerons à quatre-vingts pas l'un de l'autre ; on chargera les revolvers à beurre et nous tirerons à volonté.

« Tout fut essayé, en vain, pour lui faire comprendre que ce genre de duel n'était pas à la mode en France. Les témoins durent se rendre auprès de ceux du général et leur dicter ces conditions.

« Ceux-ci refusèrent ce combat ridicule et conseillèrent aux témoins de M. Chapleau de lui faire prendre une douzaine de grains d'ellébore.

« L'affaire en est restée là... »

CORRESPONDANCE

D.—Je désire acheter un lot de vieux papier pour un usage privé. Veuillez me faire savoir où je puis m'adresser.

R.—Vous ne pourriez certainement mieux vous adresser qu'au bureau de la *Minerve*. Vous y trouverez un papier tout à fait approprié à l'usage que vous en voulez faire.

La *Minerve*, rédigée par une clique de claques-patins, de déloquetés et de marivauds de lettres, cartonne ses colonnes d'une littérature stercoraire, gonflée d'*assa factida*. Cette feuille exhale naturellement une odeur *sui-generis* qui se mariera à merveille avec celle du milieu où vous voulez la placer...

Je vous conseille de n'en conserver aucun échantillon dans vos appartements et d'asperger le lot que vous aurez acheté avec du chloroforme.

D.—Je suis réellement effrayé du nombre de crimes commis et d'accidents arrivés depuis quelques jours. Je n'ose plus sortir, et, chose terrible pour moi, je vais être obligé de faire un voyage en chemin de fer. Je vous prie de m'indiquer un moyen de sauvegarde.

R.—Le plus sûr moyen d'échapper aux mains des assassins ou aux accidents de chemin de fer serait de vous cloîtrer pour le reste de vos jours. Si cette suggestion ne vous sourit pas, et si vous avez à voyager aux États-Unis, je vous conseille de prendre de grandes précautions : Faites vous forger une caisse de fer, de 2 pieds d'épaisseur, assez grande pour pouvoir vous contenir. Cette caisse devra fermer en dedans ; aux huit coins, vous ferez percer un trou d'un diamètre suffisant pour que le canon d'un revolver puisse y trouver passage.

Cela étant fait, entrez dans la boîte avec quelques provisions de bouche ; fermez la porte et endormez-vous.

Il va sans dire que, préalablement, vous aurez chargé un ami d'expédier le colis à sa destination. Une fois embarqué réveille vous et prêtez l'oreille au moindre bruit.

Si quelque filou vient pour ouvrir la *safte*, passez le canon d'un revolver en une des huit ouvertures. Le filou décampara, et plus vite que ça. Si le feu prend au train, vous aurez chaud, certainement, mais vous ne serez pas brûlé vif ; si le train dégringola à l'improviste au fond d'un précipice, vous sentirez une secousse, mais vous ne courez pas le risque d'être écrasé.

UNE CUISSE VOLÉE.

Baptiste Chagot s'avance d'un air piteux et dolent. Quand il est en face des juges, il se met à genoux sur les marches de l'estrade, et reste là, les mains jointes, comme s'il était à l'église.

Le Président.—Relevez-vous. Chagot.—Vous êtes bien bon, monsieur, je suis très bien comme ça.

Le Président.—Vous ne pouvez pas rester ainsi. Je vous dis de vous relever. Maintenant expliquez vous sur le vol commis, à votre préjudice, par Claudon.

Chagot.—Je ne sais pas si c'est ce petit-là qui m'a pris ma cuisse.

Le Président.—Il a été arrêté nanti de l'objet volé, et il a tout avoué ; ainsi vous pouvez parler.

Chagot.—Le chef avait dit comme ça : « Nous aurons du monde tantôt ; il faudrait une cuisse de veau avec la tête ; Baptiste, tu vas t'en aller au marché *Bonsecours*, et tu achèteras cela chez le seigneur. » Pour lors moi, je pars avec mon panier, et, après bien des difficultés que je vous dis pas avec le boucher, je finis par m'arranger de ma cuisse. Il allait me la mettre dans mon panier, quand je lui dis : « Vous devriez bien me la garder un instant que je vas donner un coup de pied pour une tête, chez le tripier en face. — C'est bon, qui ma dit, laissez ça là. » Je pars et j'arrive chez le tripier, où, après bien des difficultés que je vous dis pas, je finis par m'arranger de ma tête. Je m'en reviens tranquillement, avec ma tête sous le bras, pour reprendre ma cuisse ; pas plus de cuisse que sur ma main. Ma cuisse s'était sauvée. « Dites donc, que j'appelle le boucher : — et ma cuisse ?... — Est il bête, ce serin-là, (qu'il me répond le boucher,) avec sa cuisse ! — Mais elle était là, que je lui ai fait, et elle n'y est plus. — Eh bien ! »

« Il me repart... Voilà tout ce que j'en ai su. Quand j'ai vu qu'il me fallait rentrer à la maison sans ma cuisse, j'ai perdu ma tête.

Le Président.—Votre tête de veau ne vous a pas été volée.

Chagot.—Je parle pas de ma tête de veau, je parle de ma tête à moi, de ma vraie tête, que tout ça me l'a fait perdre, et que j'ai erré dans la ville, pendant quatre heures, voir si je retrouverais pas ma cuisse, et que je suis rentré à la nuit tombante, et que les jambes me rentraient dans le ventre, sans cuisse, et la tête dans mon panier.

Claudon est un galopin de quinze ans à peine ; voulant se donner l'air repentant, il fait mille contorsions, pour comprimer l'envie de rire, qui le torture, pendant la déposition du plaignant. Enfin, l'enfant n'y tient plus, et, à peine Chagot a-t-il fini de parler, que Claudon se met à rire à gorge déployée.

Le président, avec sévérité.—Dans votre position, ces rires sont fort inconvenants. Ce n'est pas ainsi que vous mériteriez l'indulgence du tribunal.

Claudon.—Pourquoi est-il si drôle ? Si vous l'aviez regardé comme moi, ben sûr que vous ne pourriez pas vous empêcher de rire aussi.

Le président.—Pourquoi avez vous soustrait un cuissot, au préjudice de cet homme ?

Claudon.—Je ne sais pas, moi ! j'ai vu dans un coin un gros morceau de veau qui avait l'air abandonné, et je m'ai approché, je l'ai touché, on ne m'a rien dit ; j'ai cru que c'était à personne, et je l'ai emporté tranquillement, sans me sauver.

Le président.—Et que voulez-vous en faire ?

Claudon.—J'en sais rien ; je commençais à être tout plein embarrassé, quand on m'a arrêté avec... le soir. Je ne voulais pas le vendre, parceque ça aurait été mal ; je ne pouvais pas le manger à moi tout seul ; je ne pouvais le porter à mon père, il aurait fallu lui dire d'où ça venait ;... j'ai tout dit.

Le père Claudon vient réclamer son fils.

—Je n'ai jamais eu rien de pareil à lui reprocher, dit ce brave homme ; aussi je vous promets de le rosser d'importance pour la première fois, et s'il recommence une seconde, je le tuerai soyez tranquille, vous pouvez me le rendre.

Le président.—Je vous engage, au